

## STENDHAL

*Souvenirs d'égotisme*

STENDHAL, *Souvenirs d'égotisme*, in *Œuvres intimes*. Avertissement, Vie de Henri Beyle, notes, bibliographie, index par Henri Martineau. Paris. Gallimard. La Pléiade. 1955. 1742 pages. p. 1391 à 1483.

Certains livres attirent par leur titre, même par un seul mot de ce titre comme « égotisme ». Il vous trotte dans la tête et un jour, sous une impulsion irrépessible, vous craquez. C'est alors avec une véritable jouissance que vous caressez enfin le livre en le passant d'une main à l'autre... Selon le Petit Robert, le substantif « égotisme » – qui vient du mot anglais *egotism*, lui-même traduction du français égoïsme – est un terme littéraire pour signifier « disposition à parler de soi, à faire des analyses détaillées de sa personnalité physique et morale. » Et par extension, « culte du moi, poursuite trop exclusive de son développement personnel. » Ces *Souvenirs d'égotisme* ont été commencés le 20 janvier 1832 par Stendhal (1783-1842), pour « employer mes loisirs dans cette terre étrangère », alors qu'il venait d'être nommé consul de France à Civitavecchia. Il relate son « dernier voyage (sic pour un long séjour, ndlr) à Paris, du 21 juin 1821 au 6 août 1830 ».

En 1821, il s'ennuie à Paris et ne songe qu'à se « brûler la cervelle » après avoir laissé à Milan une femme adorée qu'il n'a jamais « eue ». Il habite à l'hôtel avec trois amis qui tentent de le distraire. Malgré son désespoir, il sort beaucoup, évidemment dans un milieu choisi, car même si « Kings, nobles et princes » sont la « vermine de l'espèce humaine » (1476), qui fréquenter d'autres ? Il parle de politique, joue au pharaon, s'intéresse aux « parties de filles ». Il adore dévoiler la fortune des uns et des autres : un tel a 800.000 f de rentes, un autre 80.000 ce qui est comparativement dérisoire, mais beaucoup mieux que les 2.000 accordé par un vieil oncle avaricieux. Avec ce beau monde, il faut faire montre d'esprit, ces « idées étroites et parisiennes », alors que le malheureux avoue : « D'ailleurs en ce temps-là, je ne savais pas encore avoir de l'esprit. » (1410). Il sait, en revanche, parsemer ses souvenirs de mots anglais, parfois peut-être par pudeur, comme lorsqu'il parle d'une femme qui « *raise a brothel* / tient un bordel », mais le plus souvent par maniérisme. Dans cet amalgame de notations décousues, ressort un séjour à Londres, en 1824, où il a enfin trouvé une consolation auprès de « petites filles », malgré les Anglais « obtus et barbares » qui vivent dans une société où « les classes sont très marquées ». Apparemment, ce qu'il fait avec le plus de plaisir, c'est parler des uns et des autres, sans aucune indulgence, le coup de griffe étant quasiment de rigueur, parfois accompagné d'hypocrisie. Il clôt ces « bavardages sur ma vie privée », le 24 juin 1832.

Le livre inachevé est cependant un véritable projet littéraire, car, à plusieurs reprises, Stendhal parle de sa publication posthume tout en rédigeant des épitaphes pour sa future pierre tombale. S'il contient deux ou trois jolis aphorismes, il nous tombe des mains en nous laissant l'amère impression d'avoir ingurgité une somme énorme de potins imbuables. Cela nous ôte toute envie de poursuivre la lecture des *Œuvres intimes*, et nous fait même redouter de jamais reprendre, par curiosité et pour comparer, *la Chartreuse*... On peut palabrer sur le rapport entre l'homme et l'œuvre, mais quand l'homme paraît aussi petit, comment se replonger dans son œuvre ? Exit Stendhal.

## Citations

« Sans travail, le vaisseau de la vie humaine n'a point de lest. J'avoue que le courage d'écrire me manquerait si je n'avais pas l'idée qu'un jour ces feuilles paraîtront imprimées et seront lues par quelque âme que j'aime (...) » p.1393.

« Mais il faut finir ici ce chapitre. Pour tâcher de ne pas mentir et de ne pas cacher mes fautes, je me suis imposé d'écrire ces souvenirs à vingt pages par séance comme une lettre. Après mon départ on

imprimera sur le manuscrit original. Peut-être ainsi parviendrai-je à la vérité, mais aussi il faudra que je supplie le lecteur (peut-être né ce matin dans la maison voisine) de me pardonner de terribles digressions. » 1414

« M. Beugnot, homme qui a de la vanité comme deux français » p. 1395

« Sa femme était si libertine, si amoureuse de l'homme physique, qu'elle acheva de me dégoûter des propos libres en français. J'adore ce genre de conversation en italien (...). Cette Mme Lavenelle est sèche comme un parchemin et d'ailleurs sans nul esprit, surtout sans passion, sans possibilité d'être émue autrement que par les belles cuisses d'une compagnie de grenadiers défilant dans le jardin des Tuileries en culottes de casimir blanc. » 1422

« M. de Béranger, content d'avoir acquis en flattant ces magots le titre de grand poète (d'ailleurs si mérité) etc.. » p.1465

« À côté était la grosse figure lourde, pesante, niaise de Racine. C'était avant d'être aussi gras que ce grand poète avait éprouvé les sentiments dont le souvenir est indispensable pour faire Andromaque et Phèdre. » p.1480

« Je suis arrivé à Milan en 1810, j'aime cette ville. Là j'ai trouvé les plus grands plaisirs et les plus grandes peines, là surtout ce qui fait la patrie, j'ai trouvé les premiers plaisirs. Là je désire passer ma vieillesse et mourir. » p.1435

« Quelquefois je restais dans mon lit jusqu'à midi, occupé à broyer du noir. (...) En arrivant dans une ville je demande toujours : 1° quelles sont les douze plus jolies femmes ; 2° quels sont les douze hommes les plus riches ; 3° quel est l'homme qui peut me faire pendre. » p.1466

« On n'avance dans le monde que par les femmes » p. 1478